

CHAPITRE PREMIER

Cannes, samedi 13 avril 1985

Isidorine Bourrier pénétra dans la cour de l'hôtel des Citronniers et se dirigea vers la gauche du bâtiment principal. Fouillant dans un hideux sac à provisions de moleskine qu'elle portait au bras, elle en tira la clé ouvrant la porte de service et entra dans le vestiaire réservé au personnel.

Elle ôta son trench doublé de fourrure synthétique au portemanteau de son placard, tira d'un cintre une blouse bleu ciel et l'enfila par-dessus sa robe de laine grise, avant de nouer dessus un petit tablier blanc à bavette. Isidorine récupéra dans son sac un épais sachet de plastique qu'elle plia à plusieurs reprises avant de le glisser dans la poche de sa blouse. Une fois prête, elle vérifia sa coiffure dans un miroir accroché au-dessus du lavabo au fond du vestiaire. Aucun de ses cheveux gris ne dépassait de son chignon noué bas sur la nuque. Satisfaite de sa tenue, Isidorine sortit dans le couloir, fin prête pour commencer sa journée.

À la réception, elle salua Tonin, le gardien de nuit, qui attendait l'arrivée de la patronne pour rentrer chez lui. Comme chaque matin, Isidorine lui demanda si la nuit avait été calme.

— Oui, si on peut dire, sauf qu'un client m'a gâché une partie de la nuit en me bassinant avec ses histoires, tandis que je lui servais whisky sur whisky. Il a presque sifflé la bouteille. J'ai noté pour la patronne le nombre de verres.

— Qui était-ce ?

— Le représentant en outillage, tu sais, celui qui vient chaque trimestre. Ça ne marche pas fort pour lui et il a peur de se faire virer de sa boîte. Il s'est soulagé sur moi en me racontant sa vie de A à Z. J'en ai tellement marre, que je me demande si je n'ai pas fait un cauchemar.

Tonin grimaça de dégoût comme si l'homme avait régurgité autre chose que des paroles. Mais les confidences du représentant n'ennuyaient pas Isidorine, bien au contraire.

Elle questionna le gardien pendant quelques minutes pour en apprendre davantage. Une fois sa curiosité satisfaite, elle fit mine de commencer son service.

— Il y a des complets pour aujourd'hui ?

— Un seul pour le moment. La famille du 5 est partie à six heures du matin. Bon débarras ; le gosse galopait en hurlant entre les tables de la salle à manger. Complètement déchaîné le petit monstre !

— Ils avaient de la route à faire pour partir si tôt ?

— Je crois qu'ils venaient de Bretagne. Attends, je vérifie... Ils ont réglé leur note par chèque.

Isidorine Bourrier se pencha par-dessus le comptoir pour lire en même temps que Tonin le nom et l'adresse des clients. Elle apprit ainsi que le couple Le Garrec habitait Locronan. Information qu'elle rangea dans un coin de sa mémoire. Dans le même temps, elle jeta discrètement un regard sur le registre pour mémoriser les noms des occupants des chambres 12 et 16. Il ne lui manquait que ces deux là pour compléter sa liste personnelle.

— Tu avais raison, Locronan est dans le Finistère, complimentait-elle Tonin, après un instant de réflexion.

Elle s'était à peine éloignée du comptoir que la patronne, Madeleine Gernoli entra par la porte principale. Immédiatement, Tonin enfila son veston et se dirigea vers le vestiaire après avoir bougonné un bref « bonjour et au revoir ». Le portier de nuit ne badinait pas avec les horaires.

— Toujours aussi pressé, se moqua Madeleine Gernoli.

Elle retira son manteau et l'accrocha à un portemanteau vissé au mur, face au bureau de la réception.

Isidorine se hâta d'aller préparer les petits-déjeuners à la cuisine. Le gros de la clientèle n'allait pas tarder à descendre et Isidorine se souvenait qu'elle devait monter deux plateaux à la 9 et à la 16. Au fur et à mesure qu'elle garnissait les corbeilles de croissants croustillants, apportés à l'aube par le boulanger, qu'elle emplissait les pots de café et de lait, le patron, Mario Gernoli, qui était revenu du marché, les emportait dans la salle à manger.

Isidorine s'affairait avec précipitation pour pouvoir commencer au plus vite le ménage des chambres. Cependant, alors qu'elle se retrouvait seule dans l'office et certaine que la patronne restait derrière le comptoir de la réception, elle nota hâtivement sur un calepin les renseignements recueillis auprès de Tonin. Carnet et stylo disparurent dans une poche dès le retour du patron.

La pendule indiquait 8 heures. C'était l'heure à laquelle elle devait monter le plateau au journaliste de la 9. Il était envoyé par un magazine parisien et effectuait un reportage sur la vie à Cannes en mortel-saison. Isidorine estimait que c'était le genre d'article que l'on choisissait quand on était en manque d'idées originales. Le plateau tenu d'une main, de l'autre elle frappa à la porte et entra quand l'homme l'y autorisa.

— Bonjour, monsieur, le salua-t-elle en souriant.

Elle chercha où poser le plateau du petit-déjeuner sur la table encombrée de journaux, de magazines et de feuilles griffonnées.

Le journaliste se hâta de faire de la place en jetant le tout sur le lit. Ses gestes étaient fébriles et bien qu'il n'ait pas encore ouvert la bouche, une odeur d'alcool flottait autour de lui.

— Vous n'avez pas oublié mon petit remontant matinal ? demanda-t-il en s'approchant d'Isidorine.

Son haleine empestait le whisky.

— Non, non, bien entendu, assura Isidorine en notant mentalement la présence d'une fiole de scotch vide au pied du lit.

Elle se débarrassa du plateau avec lenteur afin d'avoir le temps, tout en versant le café dans lequel était déjà ajouté « le petit remontant », de détailler le désordre de la chambre. C'était le genre de personnage à abandonner beaucoup de choses derrière lui.

— Tout va comme vous le souhaitez ce matin ?

— Ça va, je vous remercie. Vous ne connaissiez pas la spécialité culinaire cannoise ?

— Il y en a plusieurs. Essentiellement des plats à base de crustacés et de poissons frais. On sert de bonnes bourrides dans la plupart des restaurants qui donnent sur le port.

Le journaliste nota quelques mots sur un bloc sténo, puis avala une gorgée de son café arrosé. Apparemment, la présence d'Isidorine n'était plus nécessaire.

— Bonne journée, monsieur, lui souhaita-t-elle en refermant la porte.

Il ne lui répondit pas, tout occupé à siroter son café. Elle redescendit à la cuisine préparer le plateau suivant. Le « mannequin » de la 16 ne daignait pas prendre son petit-déjeuner à la salle à manger. Le soir, par contre, elle aimait s'exhiber avec une outrageuse insolence devant la clientèle, coiffée, maquillée et vêtue chaque jour d'une nouvelle tenue. Isidorine détestait son jeu de fille farouche pour appâter les hommes en mal de compagnie. Elle supposait qu'elle offrait davantage ses charmes à des mains fébriles qu'à l'objectif d'un appareil photo.

Comme chaque matin, la jeune femme minauda, jouant les stars pour impressionner la femme de chambre. Mais Isidorine, impassible, se contenta de poser le plateau sur la table sans prêter attention au manège du mannequin d'occasion qui se souriait dans un miroir.

Quand elle retourna à la réception, madame Gernoli indiqua à Isidorine les chambres libérées qui devaient être nettoyées de fond en comble. Outre la famille Le Garrec, deux représentants étaient partis, poursuivant leur tournée vers d'autres villes. Elle lui fournit également les numéros des chambres dont les clients étaient sortis après avoir pris leurs petits-déjeuners.

À l'étage, Isidorine ouvrit avec un passe la chambre qui aurait du porter le numéro 13 et servait d'office. La pièce était toujours plongée dans l'obscurité pour empêcher le soleil de jaunir le linge. Elle appuya sur l'interrupteur et les lampes s'allumèrent au plafond, illuminant les rayonnages d'une clarté crue.

Sur le chariot, au fond de la pièce, se trouvaient déjà rangés la plupart des produits d'entretien. Isidorine y rajouta des rouleaux de papier toilette, des boîtes de mouchoirs, empila draps de bain, serviettes, draps, taies d'oreillers et de traversins et joignit au tout de minuscules savonnettes et des petits flacons de gel douche. En dernier lieu, elle suspendit un panier à deux crochets fixés sur le rebord du chariot. Il était destiné à recevoir le linge sale. Il ne restait plus qu'à ajouter des sacs poubelles.

Isidorine respira à fond et ôta son tablier blanc. Elle récupéra dans la poche de sa blouse le sachet plié qu'elle secoua pour lui redonner sa forme puis le glissa dans un grand sac poubelle de manière à ce que personne ne puisse le voir.

Isidorine poussa le chariot devant la porte de la première chambre à nettoyer et retourna chercher l'aspirateur, mit un sac en papier dans l'appareil et entra dans la chambre 5. Elle referma soigneusement la porte derrière elle.

Avant de se mettre à l'ouvrage, son premier soin consista à ouvrir les fenêtres en grand pour aérer la pièce. Dans un premier temps, elle récupéra tous les objets qui traînaient : des boîtes vides de sucreries, une petite voiture de pompier sans échelle et sans roues, un soldat de plastique auquel manquait une jambe et une profusion de feuilles à peine gribouillées qui encombraient la corbeille à papier. Au pied du lit d'enfant se trouvaient des emballages de bonbons et même une sucette à moitié mâchouillée qui collait à la moquette. Isidorine déposa le tout dans un sachet de plastique portant le même numéro que la chambre.

La veille, elle préparait toujours une vingtaine de ces petits sacs numérotés dans lesquels elle enfournait ses trouvailles, puis les pliait avant de les glisser dans le sachet.

Sur une des tables de chevet avait été abandonné un Kleenex barbouillé de rouge à lèvres. Des tickets de transport indiquaient que la famille Le Garrec avait pris le bateau pour visiter les îles de Lerins. Quelques notes de restaurant avaient également été laissées à l'appréciation du personnel hôtelier.

Isidorine passa ensuite à la salle de bains où l'attendaient d'autres débris à caractère plus intime. La poubelle renfermait des cotons démaquillants enduits de rimmel violacé, deux flacons de gel douche vides et deux tampons hygiéniques imbibés de sang. La nature de ces déchets ne l'empêcha pas d'y plonger la main pour les ajouter aux débris précédemment amassés.

La grille d'évacuation de la douche avait retenu poils et cheveux qui s'étaient amalgamés en un conglomérat poisseux. Ils disparurent dans le sachet plastique en même temps que les autres pilosités récupérées dans le lavabo ou sur le sol. Certaine de ne pas avoir oublié la moindre trace du passage des occupants, Isidorine revint dans la chambre.

Elle inspecta le lit pour récupérer des cheveux qui s'étaient accrochés à la texture des couvertures, tira sur les draps pour y poursuivre ses patients prélèvements. Du côté du mari, l'oreiller était constellé de pellicules. Isidorine racla ses débris organiques dans une enveloppe dûment estampillé du chiffre 5. Puis elle finit par se promener à quatre pattes à travers la chambre, à la recherche du plus infime témoignage attestant du passage de la famille Le Garrec.

Le temps que durait ce patient collectage, Isidorine s'activait avec des gestes vifs et précis. Son œil, habitué à scruter le moindre recoin, percevait chaque détail. Rien n'était laissé au hasard. Avec l'habitude, elle était parvenue à s'exécuter avec une rapidité qui ne permettait pas à ses patrons de se douter de quelque chose.

Dans les fibres de la moquette, elle ne trouva qu'une épingle à cheveux. La penderie fit ensuite l'objet d'une inspection en règle. Isidorine l'examinait en dernier lieu parce qu'on n'y trouvait rien d'extraordinaire. Elle ne l'inspecta pas moins avec la même méticulosité. Tournant et retournant les cintres capitonnés à la recherche d'un cheveu, soulevant les oreillers et couvertures laissés en supplément.

Quand elle eut terminé, elle rangea l'enveloppe portant le numéro 5 dans le sachet au même chiffre et enfouit le tout dans le sac plastique logiquement réservé aux ordures. Elle s'affaira ensuite comme n'importe quelle femme de chambre, passant l'aspirateur, changeant les draps, nettoyant vitres et miroirs, terminant par la poussière sur les meubles, jusqu'à ce que la pièce soit prête à accueillir les prochains occupants.

Isidorine poussa ensuite son chariot devant la chambre 9, un peu excitée à l'idée de l'importance de la collecte qu'elle allait pouvoir effectuer. Cependant, elle hésitait à ramasser toutes les feuilles de papier

qui jonchaient le sol, ignorant si elles étaient destinées à la corbeille ou si le journaliste comptait encore les utiliser. En attendant de prendre une décision, elle récupéra tout ce qui semblait évident à emporter : feuilles de bloc déchirées, un paquet de cigarettes froissé, la fiole de whisky précédemment repérée, et un stylo bille vide et brisé en deux.

Elle tira les draps du lit, se saisit de trois cheveux et d'un poil noir et frisé qui rejoignirent les autres détritiques dans le sachet n°9. La poubelle de la salle de bains contenait un rasoir jetable, deux chaussettes sales dont une trouée. La savonnette n'avait pas été utilisée, le petit flacon de gel douche reposait dans le porte-savon. Elle changea le rouleau de papier toilette arrivant sur sa fin et examina la faïence du lavabo. Elle n'y trouva aucun cheveu d'une autre teinte que celle du client, donc nulle trace de visite clandestine. Pas même un Kleenex taché de rouge comme elle avait trouvé la veille.

Isidorine ne récupéra pas les restes des vomissements souillant la cuvette des w.-c., mais signala le détail dans son calepin.

Une fois le ménage de la salle-de-bains fini, elle ramassa les feuilles dispersées dans la chambre et les empila sur la table. Si le journaliste n'en avait plus besoin, elle les retrouverait dans la corbeille à papiers le lendemain matin. Elle termina le nettoyage en passant un coup d'aspirateur sur la moquette.

Le supposé mannequin de la 16 avait enfin daigné quitter sa chambre. Isidorine se promena dans son capharnaüm après avoir immédiatement aéré la pièce en ouvrant les fenêtres pour la débarrasser du parfum entêtant qui la saturait. Elle procéda à l'inventaire des luxueuses toilettes dans la penderie et de la collection de produits de beauté qui encombraient la table de toilette.

Bas filés, combinaison aux bretelles arrachées et mini slip à la dentelle déchirée côtoyaient des poignées de mouchoirs en papier et de cotons imbibés de maquillage dans la poubelle de la salle de bains. Comment pouvait-on être aussi peu soigneuse et jouer les stars ? Avec dédain, Isidorine nota les nouvelles acquisitions dont les emballages traînaient à côté de la corbeille : trois chemisiers à la griffe célèbre et deux pantalons aussi coûteux que provocants qu'elle avait remarqué dans le placard. Le sachet de la 16 suffit à peine à contenir tous les déchets accumulés par le « mannequin » en une seule journée.

Le même manège se répéta toute la matinée jusqu'à ce que chaque chambre fût nettoyée et expurgée des détritiques.

La seule chambre dont elle n'avait pu encore s'occuper, faute d'avoir été libérée, était celle du représentant en mal de confidences. Il devait cuver son alcool de la nuit. En attendant qu'il se lève, Isidorine fit un inventaire des draps d'été. Elle trouva que certains présentaient une trame bien transparente. Elle les mit à part sur une étagère pour les montrer à la patronne qui déciderait si elle devait en commander de nouveaux.

Quand elle put enfin nettoyer la dernière chambre, le travail de la journée était presque terminé. Son après-midi était libre, elle ne reviendrait qu'en début de soirée pour dresser les tables de la salle à manger et servir les dîners.

Le sac poubelle était gonflé à la limite de la rupture. Isidorine redescendit au rez-de-chaussée avec le panier à linge et les ordures. Dans la pièce face au vestiaire, elle sépara draps et serviettes qu'elle remettrait au blanchisseur qui passait chaque fin d'après-midi avec sa camionnette et rapportait le linge de la veille lavé et repassé.

Comme chaque jour, Isidorine prit dans la cuisine son déjeuner en compagnie des patrons. Tandis qu'ils sirotaient tranquillement leur café, elle en profita pour se lever et les saluer. Pour éviter trop de personnel, l'hôtel ne pratiquait que la demi-pension.

Au vestiaire elle se changea, troquant son costume de femme de chambre contre celui d'une banale citadine. Quand elle fut prête, son sac à provisions à la main, elle récupéra le sac poubelle qu'elle était sensée vider à l'extérieur. Méfiante, elle regarda autour d'elle si personne ne l'observait. Rassurée, elle fourra prestement les ordures dans le sac de moleskine sur lequel elle posa un vieux gilet de laine.

Dans la rue Meynadier, Isidorine marchait à grandes enjambées. Le sac lui tirait le bras, mais elle était satisfaite de sa moisson.